

LES REPRESENTATIONS SOCIALES ET LITTERAIRES DU FEMININ DANS LES ECRITS DE FATIMA MERNISSI ET NAWAL EL SAADAWI

Saadia RAHALI

Enseignante-chercheuse

Université Cadi Ayyad de Marrakech

rahalis497@gmail.com / s.rahali@uca.ma

Résumé : Notre communication se propose d'étudier de près l'écriture de Fatima Mernissi et Nawal El Saadawi sur les représentations du féminin. Il sied donc de s'attarder sur les dimensions sociale et littéraire dans les œuvres de ces deux écrivaines. Fatima Mernissi et Nawal El Saadawi font partie de ces pionnières dont les écrits brisent les tabous au sein des sociétés marocaine et égyptienne et rompent avec les représentations rétrogrades du féminin. Leur combat pour l'émancipation des femmes, l'égalité des sexes et la parole libre est prononcé à l'encontre des préjugés sociaux qui tentent obstinément de faire perdurer la subordination féminine à une tutelle masculine intractable. Nous réfléchissons sur les représentations du féminin dans plusieurs ouvrages de Fatima Mernissi, entre autres, *Rêves de Femmes*, *Le Harem politique*, *La femme dans l'inconscient musulman* et de Nawal El Saadawi, à travers *Ferdaous, une voix en enfer*, *La femme et le sexe* ou encore *Femmes égyptiennes Tradition et modernité*. Nous travaillerons à la lumière d'une approche comparative du regard porté sur le féminin chez Mernissi et El Saadawi.

Mots-clés : tradition, émancipation, tabous, modernité, présent.

THE SOCIAL AND LITERARY REPRESENTATIONS OF THE FEMININE IN THE WRITINGS OF FATIMA MERNISSI AND NAWAL EL SAADAWI

Abstract : Our communication proposes to study closely the writing of Fatima Mernissi and Nawal El Saadawi on the representations of the feminine. It is therefore appropriate to dwell on the social and literary dimensions in the works of these two writers. Fatima Mernissi and Nawal El Saadawi are among those pioneers whose writings break taboos within Moroccan and Egyptian societies and break with retrograde representations of the feminine. Their fight for the emancipation of women, gender equality and free speech is pronounced against the social prejudices that stubbornly attempt to perpetuate female subordination to an intractable male guardianship. We will reflect on the representations of the feminine in several works by Fatima Mernissi, among others, *Dreams of Women*, *The Political Harem*, *Women in the Muslim Unconscious* and by Nawal El Saadawi, through *Ferdaous, a voice in hell*, *Women and sex* or even *Egyptian women Tradition and modernity*. We will work in the light of a comparative approach to the gaze of the feminine in Mernissi and El Saadawi.

Keywords : tradition, emancipation, taboos, modernity, present.

Introduction

L'écriture interroge la condition de l'être. Elle est le reflet poignant et réfléchi de la réalité et des hommes qui tentent de repousser les barrières des interdits. En mettant en

lumière des âmes et des corps vivants et mouvants au-delà des confins des convenances sociales, culturelles et religieuses, les écrivains et écrivaines partent à la conquête d'une liberté salvatrice, tournée avant tout vers un idéal du moi. Cela dit, toute écriture est foncièrement transgressive à partir du moment où elle tente de s'insurger contre les carcans et dogmes préétablis et simplistes. Loin d'être l'apanage du masculin, l'exercice de l'écriture semble dès lors arpenter d'autres sentiers sous la plume féminine. Rebelle et subversive, cette plume ne cesse d'affermir le désir de présenter le féminin sous un nouveau regard, celui d'un être pensant en quête de son affranchissement. Il est donc question de dire les tréfonds de l'âme féminine qui, même en continuant à porter en elle les stigmates d'un passé contraignant, s'érige en porte-parole des brimées de la société. Ces écrivaines quittent leur mutisme coercitif pour témoigner d'une autre vision de l'histoire et inventer par conséquent, un espace scriptural à même de redéfinir les limites imposées classiquement à la gent féminine. La littérature féminine est devenue d'ores et déjà l'expression d'un « je » qui tente résolument de se soustraire au regard réducteur de l'autre en prenant position par rapport à différentes questions relevant du politique, du social ou encore du religieux.

Pourtant et pour que les femmes puissent prendre part à l'espace de l'écriture, il a fallu parcourir un long chemin de croix. Il était question tout d'abord de participer pour nombreuses d'entre elles, au combat pour l'indépendance de leurs pays. Conscient que l'introspection dans ces écrits ressort avant tout de l'environnement immédiat où ces écrivaines évoluent et mènent leur réflexion, ce combat pour la liberté du pays était incontestablement le leur aussi. La perspective historique semble alors imprégner une écriture qui prend appui sur le vécu et participe activement à la reconstruction de la mémoire collective. Certes, l'on assistera après à une graduelle évolution des mœurs qui a permis quand même à ces écrivaines d'entrer en scène publique grâce à leur plume. Nonobstant, l'histoire littéraire et humaine ne saurait s'écrire sans cette contribution féminine susceptible à elle seule d'apporter un imaginaire et une réflexion plus véridique sur la condition féminine et sur l'évolution des libertés en général.

Fatima Mernissi et Nawal El Saadawi font partie de ces pionnières dont les écrits brisent les tabous au sein des deux sociétés marocaine et égyptienne et rompent avec les représentations rétrogrades du féminin. Leur combat pour l'émancipation des femmes, l'égalité des sexes et la parole libre est prononcé à l'encontre des préjugés sociaux qui tentent obstinément de perpétuer la subordination féminine à une tutelle masculine intraitable. C'est dans cette perspective que Fatima Mernissi s'interroge sur la place des femmes dans la société musulmane. Elle s'indigne ainsi contre l'exclusion que celles-ci subissent dans la sphère publique et politique. Les ouvrages de Nawal El Saadawi, eux aussi, dénoncent plusieurs pratiques ancestrales ancrées dans les esprits. L'écrivaine lève le voile par exemple sur le rituel de l'excision féminine qui prive, selon elle, les femmes de leur droit à l'épanouissement sous prétexte de préserver leur chasteté. Les deux militantes féminines se rencontrent alors dans leurs réflexions sociologiques sur la situation de la femme au regard d'un présent qui continue à être stigmatisant. Leur franc-parler s'inscrit dans une réelle volonté de préparer le terrain pour un futur aux allures plus prometteuses et progressistes. Le féminisme, les tabous, l'islam et la modernité constituent à cet effet la toile de fonds d'une écriture qui assume son caractère précurseur, quitte à risquer les camouflets et les fureurs de la société.

Dans cette perspective, plusieurs réflexions nous interpellent. Notre article s'inscrira dans une perspective de *close Reading* de certains écrits de Fatima Mernissi, notamment *La femme dans l'inconscient musulman* et *Rêves de femmes Une enfance au*

harem, et de Nawal El Saadawi, entre autres *Ferdaous, une voix en enfer* et *Femmes égyptiennes Tradition et modernité*. Il sera également question de s'interroger sur les représentations féminines protéiformes que l'écriture des deux autrices donnent à voir du féminin et de la féminité de même que sur leurs portées sociales et littéraires.

1. Les représentations féminines chez Fatima Mernissi : entre personnages romanesques et réalité

Fatma Aït Sabah est le pseudonyme que l'écrivaine Fatima Mernissi avait choisi pour publier son ouvrage intitulé *La femme dans l'inconscient musulman*, dans lequel une sociologue prend la plume pour aborder la question féminine à travers le discours religieux et l'imaginaire arabe en général. C'est dans ce sens que Fatima Mernissi présente un univers familial hiérarchisé selon la dichotomie dominant/dominé. Une telle dualité est nourrie communément par un ensemble de représentations perpétuant l'image de la femme tentatrice et fourbe. L'auteure fait à ce propos la distinction entre « *femme réelle et femme objet*, » (Fatima Mernissi, 2010, p.36) la première, étant essentiellement instruite, renvoie à un profil féminin moderne qui déroge à la loi cardinale du système sexiste. La seconde par contre, gît sous l'emprise d'un imaginaire qui cristallise en elle tous ses propres débordements et pulsions. Selon l'écrivaine, l'ordre orthodoxe et conservateur émanant de la tradition beaucoup plus que de la foi musulmane, interprète la dépendance financière de la femme vis-à-vis de l'homme comme une forme de docilité et d'obéissance. Elle n'oserait donc remettre en cause sa subordination à l'homme qui l'entretient sur le plan financier. C'est dans ce sillage que l'auteur Dialmy Abdessamad évoque le nouveau rôle que la société moderne et le système capitaliste ont joué dans cette indépendance par l'accès à l'emploi. Pour l'auteur, il s'agit de « *saper le modèle de la femme au foyer et ériger le travail salarié en idéal nouveau et en condition d'émancipation.* » (2008, p.123) Le travail devient dans cette optique une nécessité qui permettrait aux femmes de conquérir un nouvel espace et de déroger par conséquent, à l'image traditionnelle selon laquelle l'émancipation féminine est consubstantielle à l'accès à l'emploi.

L'accès à l'éducation et puis au travail est synonyme pour ces femmes d'un accès à une sphère publique exclusivement masculine auparavant. Ceci génère une espèce de confusion entre les espaces, et subséquemment entre les rôles et les statuts attribués à tout un chacun. Cela dit, les relations familiales, conjugales et les relations de couples sont impérativement régies par des codes sociaux mis à part le texte religieux. Mernissi l'explique en ces termes « *L'acte de mariage socialise le sexe, la séparation des sexes et l'enfermement des femmes au foyer ont pour but d'éviter le zina (l'adultère), la lapidation s'applique aux hommes et aux femmes mais la culpabilité sexuelle des hommes semble être effacée avec le temps.* » (Fatima Mernissi, 2010, p.41-42) Si ces commandements instaurent un modèle de conduite commun, ils concourent de même à légitimer l'existence de la femme au sein d'une communauté non de façon individuelle et souveraine d'elle-même. Concevoir sa vie de femme en dehors de ce tissage de la collectivité serait dans ce sens une hérésie, une double condamnation à laquelle elle s'exposerait surtout que la société lui incombe une grande part de responsabilité dans l'éducation des futures générations. L'image idéaliste octroyée à la mère nous interpelle également dans ce même ordre d'idées puisque l'aura sacrée qu'on tisse autour du rôle qu'elle a à remplir dans la société est toujours conçue au-delà du désir féminin, vu d'un œil méfiant. Ériger la femme

constamment en pôle de subversion de la hiérarchie sociale revient ainsi à incriminer ses besoins naturels et à ancrer dans les mentalités ce regard péjoratif lié au désir féminin à telle enseigne qu'on le qualifie de « *quasi-incestueux*. » (Fatima Mernissi, 2010, p.75) L'idéal féminin atteint de la sorte son paroxysme quand on promet aux bons croyants un paradis exquis où les houris seront pures car celles-ci demeureront « *éternellement vierges*. » (Fatima Mernissi, 2010, p.168)

Conscient de l'impact de ce discours entretenu sur l'âme et le corps féminin, sur sa dynamique spatiale et sa représentativité au sein de la société africaine et maghrébine plus particulièrement, Fatima Mernissi a rétorqué partiellement grâce à son statut de sociologue pour raconter elle-même dans son roman intitulé *Rêves de femmes* sa propre enfance dans un harem fassi, entourée de nombreuses figures féminines familiales : celle de la mère, de la tante, de la grand-mère. En effet, le Maroc de *Rêves de femmes* est celui de l'ère coloniale marquée sous le signe d'un déchirement entre deux univers : le premier s'identifie aux dogmes intransigeants de la tradition, tandis que le second aspire à un certain modernisme libérateur. Plusieurs voix se multipliaient et s'indignaient contre la subordination occasionnée par l'occupant français. Pourtant, ces mêmes voix outrées par l'injustice ont vraisemblablement tué une autre forme de sujétion que les harems abritaient : celle des femmes. Condamnées à vivre dans l'ombre, les femmes du harem réduites à de simples corps susceptibles de nuire à l'ordre social, se trouvent contraintes à passer leurs jours dans le retrait. Les fameux hudud¹ que plusieurs protagonistes du roman ne cessent de rappeler ne semblent être établis que pour séparer les deux sexes et endiguer toute tentative d'épanouissement féminin.

Fatima Mernissi raconte par conséquent une enfance imprégnée de plusieurs figures féminines qui cherchent toutes à dessiner les contours d'un corps confiné dans l'espace du harem. Dès lors et pendant que certaines se laissent tenter par la liberté que ressentent leurs corps épanouis sur la scène d'un théâtre imaginé, d'autres semblent être résignées, bon gré mal gré, à l'effacement en raison de leur situation sociale. Les femmes les plus âgées, quant à elles, vu le statut privilégié dont plusieurs jouissent, veillent scrupuleusement au respect de la tradition patriarcale. Fatima la narratrice prend son rôle très à cœur, non sans ironie et autodérision, pour nous dépeindre un espace où l'évasion des corps s'effectue foncièrement par le pouvoir de l'imagination et du rêve. Le harem de *Rêves de femmes* n'est pas conçu dans ce cas-là, comme un espace intime malgré la promiscuité des corps qui l'habitent. Il est créé afin de « *séparer les femmes du harem des étrangers de la rue*. » (Fatima Mernissi, 2019, p.23) Une séparation qui trouve toutes les justifications nécessaires pour interdire, faire la loi et instaurer des us n'ayant pas forcément de fondement religieux.

Le lecteur de *Rêves de femmes* se trouve dès le premier chapitre confronté aux frontières spatiales délimitées par le référent social et culturel. L'enfermement des femmes entre les murs de cet espace clos semble effectivement obéir à une loi divine que plusieurs n'oseraient inopinément transgresser. Le harem est représenté selon cette logique comme un espace qui préserve la femme de la faute. Pourtant, si ces frontières spatiales relèvent de l'ordre du sacré et si elles sont préétablies des décennies avant, pourquoi sont-elles brouillées et constamment refaçonnées si ce n'est que pour perpétuer une réclusion érigée en loi au nom des principes misogynes de la morale rigide ?

¹ Le mot hudud en arabe dialectal et en arabe classique aussi signifie limites ou frontières.

La protagoniste Habiba, en est l'exemple le plus parlant. Cette femme quadragénaire, surnommée aussi « mhyuza »² en raison de son statut social de femme divorcée, habite une chambre « *exiguë et presque vide* » (Fatima Mernissi, 2019, p.20) située à l'étage supérieur, un espace qu'elle partage avec les enfants expulsés là-bas quand ils importunent leurs mères. Elle vit dans ce sens une double exclusion, l'une occasionnée par son entourage qui la réduit à l'anonymat puisque ce statut de femme divorcée reste culturellement banni, et l'autre émanant d'elle-même, étant donné que ce divorce est éprouvé par elle comme un échec. En vivant l'exclusion et en se sentant en marge de sa société, Habiba, la tante sombre davantage dans une mélancolie profonde et indépassable et s'enrobe dans des tenues discrètes et noirâtres qui dissimulent son corps et donnent l'impression d'un renoncement total à la vie. Elle subit instinctivement ce que Yasmina, la grand-mère de la narratrice appelle *le harem invisible* (Fatima Mernissi, 2019, p.61) que l'on continue à porter en soi en dehors de ses grands portails. Au-delà de cet enfermement, le corps féminin se condamne lui-même avant de l'être par autrui. C'est ce que la grand-mère explique en parlant d'un harem intérieur dont les limites sont tracées par les femmes elles-mêmes machinalement, sans que les murs ou l'autorité masculine aient à intervenir. La narratrice décrit ce sentiment d'auto-condamnation comme suit « *Cette idée de harem invisible, d'une loi tatouée à mon insu sous mon front, bien logée dans mon cerveau, me troublait terriblement.* » (Fatima Mernissi, 2019, p.61) Nombreuses sont celles qui continuent à décliner toutes les discriminations comme hudud et à endosser le poids de la tradition psychologiquement, avant même de la voir répercuter sur l'espace où elles vivent.

Lalla Mani et Lalla Radia emblématisent dans cette perspective, le prototype de la femme qui veille au doigt et à l'œil à ce que les frontières réelles et psychiques entre hommes et femmes, puis entre femmes et femmes, soient maintenues et respectées. Pour elles, l'harmonie et l'égalité entre veuves et divorcées et entre les autres femmes du harem par exemple, tiendraient de l'ordre de l'inconcevable. À ce moment-là, les frontières n'ont de légitimité que dans les esprits de celles qui détiennent un certain pouvoir sur les autres. Cette position hostile explique leur opposition à l'émancipation des femmes du harem, une émancipation qu'elles considèrent comme menace contre la hiérarchie sociale établie et leur propre statut privilégié au sein de cet espace clos.

Le fouet de Lalla Tam détient lui aussi ce pouvoir de rappeler à l'ordre les esprits qui risqueraient d'oublier la règle d'or : le respect des frontières. La narratrice précise à ce titre que « *Lalla Tam a un long fouet menaçant. Je suis toujours d'accord avec elle sur tout : la frontière, les chrétiens, l'éducation. Être musulmane signifie respecter les hudud. Et pour une enfant, respecter les hudud, c'est obéir.* » (Fatima Mernissi, 2019, p.7) Se soumettre est en conséquence le mot d'ordre que la jeune fille Fatima a bien saisie "grâce" à Lalla Tam, la directrice de l'école coranique. Elle qu'on veut soumise à l'ordre établi, à la violence et finalement au pouvoir présumé de l'homme sur la femme.

Néanmoins, lorsque la narratrice quitte le harem de Fez pour se diriger vers celui de la ferme, la censure exercée sur les corps et les esprits n'est plus la même. Certes, les deux espaces portent la même appellation, ce sont tous deux des harems mais l'impact qu'ils exercent sur le corps féminin diminue considérablement. Dans ce harem établi à la

² Mhyuza est un terme qui fait référence en arabe dialectal à une femme qui n'a pas un foyer bien à elle, c'est en quelque sorte une sans-abri qui vit aux crochets des autres membres de sa famille. La femme divorcée ou même veuve qui ne travaille pas pour subvenir à ses besoins devient dépendante des autres et de leur aide, une situation que la protagoniste Habiba vit mal.

ferme où vit le grand-père de la narratrice en compagnie de ses femmes, les personnages féminins savourent les plaisirs d'une vie sans peur et finalement sans trop de restrictions. La vie que Yasmina mène par exemple à la ferme est inspirante pour la narratrice et ce, à plus d'un titre. Yasmina, elle aussi vivant dans un harem qui l'unit à d'autres épouses de son mari jouit contre toute attente de plusieurs privilèges qu'on ne saurait concevoir dans le Maroc des années quarante. Le cadre campagnard où elle passe ses jours en est certainement pour quelque chose. La narratrice décrit effectivement le quotidien d'une femme qui ne trace aucune limite sur son corps « *Il n'y avait véritablement aucune frontière à ce que pouvaient faire les femmes de la ferme. Elles avaient la possibilité de faire pousser des plantes insolites, de faire des courses à cheval, de se déplacer à leur guise.* » (Fatima Mernissi, 2019, p.55) Le harem de la ferme n'est pas un espace régi par le prisme des codes et conventions. Il n'est pas non plus un espace de séparation puisque de même que l'homme peut monter à cheval pour se déplacer, la femme aussi peut le faire pour satisfaire une envie d'évasion « *Elle était fréquemment saisie du besoin irrésistible de se lancer dans quelque folle chevauchée... C'était sa manière de combattre le chagrin et de trouver une raison de vivre.* » (Fatima Mernissi, 2019, p.52). Cette femme aux allures masculines révèle compte tenu de ce qui précède une autre facette de l'émancipation. Animée par un élan de rébellion, Tamou incarne l'image de l'héroïne qui laisse libre cours à son corps. Sa méconnaissance des traditions et son insouciance des lois de qu'aida³ n'ont discrédité en rien le pouvoir qu'elle exerce sur les autres femmes et hommes de la ferme. L'auteure ne voulait-elle pas là nous présenter un exemple d'une femme épanouie étant libre du poids de la tradition ?

Ses attributs physiques à la fois singuliers et tristes s'écartaient des clichés d'une beauté régulière. Elle qui « *Avec ses tatouages, son poignard qu'elle portait les jours de fête, ses bracelets de combat et son goût des perpétuelles chevauchées,* » (Fatima Mernissi, 2019, p.52) semait un amalgame de confusion et de fascination dans les cœurs des autres épouses du grand-père. Décrite comme étant un personnage d'« *une peau mate, [...] un visage long aux pommettes saillantes et très peu de poitrine, des jambes de baguettes,* » (Fatima Mernissi, 2019, p.32). Yasmina manquerait physiquement de féminité, pourtant son corps se meut librement au point d'incarner un idéal de beauté et de féminité pour les autres femmes du harem « *Elle a également raccourci son caftan, ménageant des fentes pour donner une illusion de volume [...] très vite les autres épouses se sont mises à imiter la rebelle* » (Fatima Mernissi, 2019, p.32). Leur désir de se libérer de ces caftans qui traînent derrière elles et limitent leur mobilité les poussent à voir en Yasmina un exemple de féminité tant convoité. L'habit serait ici la métaphore du corps qui gît sous le joug des traditions et se trouve contraint à sacrifier son confort pour être conforme aux normes imposées par la société.

Tandis que la rébellion des unes se fait entendre haut et fort, d'autres choisissent de contourner les frontières sociales, de les transgresser en se réfugiant dans le monde du rêve loin de la réalité décevante. C'est le cas de Chama, la cousine paternelle de la narratrice, qui multiplie ses passages sur une scène imaginée. Pour ce faire, la terrasse du harem est le lieu idéal. Ouvert sur ciel, cet espace tant chéri par la gent féminine du harem donne l'impression d'une ouverture sur le monde extérieur et forme subséquemment le bonheur de plus d'une. La narratrice le dit d'ailleurs en affirmant que « *Le bonheur ne se conçoit pas sans terrasse.* » (Fatima Mernissi, 2019, p.137). Chama se met souvent dans la peau de personnalités féminines représentant à ses yeux un idéal rédempteur : La

³ Le mot « Qu'aida » veut dire tradition ou loi établie par consensus.

chanteuse libanaise Ismahane, Chérazade, la princesse Budur incarnent toutes ce vent de libération et de changement. En se créant cette échappatoire, Chama dénonce à sa façon son mal intérieur et contourne l'interdit religieux, social et culturel qui réduit sa mobilité. Elle qui se projette dans ces identités rêvées grâce à l'entremise des combinaisons théâtrales, poétise à sa manière sa vie et s'invente un univers situé au-delà de ce que lui offre la réalité. Tante Habiba aussi malgré la hiérarchie inique et écrasante qu'elle endure, prend la parole pour se transmuier en conteuse désespérée. « Chevauchant *sur les mots* » (Fatima Mernissi, 2019, p.21), elle dépasse « *Sind et Hind, laissant loin derrière les pays musulmans* » (Fatima Mernissi, 2019, p.21) et devient à ce moment-là, maîtresse de sa destinée dans cet espace écrasant toute forme d'individualité. La mère de la narratrice à qui l'on ne donne pas de prénom dans le récit, participe à sa façon à cette lutte. Elle qui abhorre la promiscuité du harem rêve d'être indépendante et de nourrir chez sa fille le rêve face à la réalité d'enfermement. Ces femmes mêmes anonymes se transforment *in fine*, en personnages romanesques, en êtres de papier faits d'émotions, de déceptions et surtout de révoltes.

2. Les représentations de la femme chez Nawal El Saadawi : De l'enfer de la réalité à la délivrance dans la mort et de la tradition à la modernité

Nawal El Sadaoui, l'auteure et sociologue égyptienne dresse le portrait d'une réalité autre que celle de Mernissi dans son roman *Ferdaous, une voix en enfer*. Certes, les deux écrivaines expriment une même sensibilité lorsqu'il s'agit d'intercéder en faveur de la cause féminine mais chacune a pu en tirer matière au regard de son milieu social, de sa profession et de sa culture. À cet égard, leur écriture s'entrecroise dans la mise en scène de plusieurs figures féminines dont les détours de la vie les contraignent à vivre une féminité encore en instance. Dans son roman, Nawal El Saadawi raconte la vie d'une jeune fille égyptienne de la campagne prénommée Ferdaous qui signifie paradis en français. Ce personnage incarne l'image de la femme insoumise, non seulement en raison des conditions de vie pénibles contre lesquelles elle tente tant bien que mal de s'insurger, mais aussi parce qu'elle invente un monde intérieur où elle se réfugie et redéfinit les fragments d'une réalité commune que d'autres ont accepté sans résistance ni protestation aucune. Ferdaous se retrouve seule face à son sort de condamnée à mort pour avoir dit « non » et tué un homme, un proxénète qui la menaçait et lui imposait le versement d'une redevance en échange de sa présumée protection. Seule la narratrice et auteure Nawal El Saadawi parvient, après plusieurs tentatives vouées au début à l'échec, à arracher les aveux de cette femme mutilée qui avait amorcé sa descente en enfer bien avant d'être emprisonnée.

L'on sent que sa condamnation n'est survenue qu'en coup de grâce, en délivrance d'une existence damnée tout au départ par ordre de sa mère. Avant de finir comme prostituée de luxe, Ferdaous a été d'abord l'enfant marquée par l'intervention de l'exciseuse sollicitée paradoxalement par la mère, une pratique dont Ferdaous témoigne avec une grande amertume au cours de son histoire relatée à la psychiatre « *J'ai interrogé une fois ma mère sur mon père : « Comment as-tu pu me concevoir sans père ? » En guise de réponse, elle m'a frappée. Puis elle est allée chercher une femme munie d'un couteau ou d'un rasoir. Celle-ci m'a coupé un bout de chair entre les cuisses. J'ai pleuré une nuit entière.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.12) L'interrogation de la fille semble ici éveiller les angoisses d'une mère castratrice qui ne donne pas d'explication, mais agit

machinalement pour taire une fois pour toute la prise de conscience de sa fille. Le rituel de l'excision socialement admis dans certaines campagnes égyptiennes a été pratiqué sur la narratrice sous prétexte de préserver sa chasteté et de mettre fin à toute éventuelle tentation. Ce désir amputé à la naissance causera un dilemme continu chez Ferdaous, car d'un côté celle-ci se sent dépassée par ses instincts et désirs innés de femme et de l'autre, elle exerce sur elle-même une forme d'automutilation. L'éducation castratrice qu'elle avait subie de même que l'excision pratiquée sur elle dès son jeune âge en sont certainement pour quelque chose. Ce qu'elle éprouve à chaque rencontre avec un homme en dit long sur le malaise intérieur qu'elle continue à entretenir malgré elle « *Je laissais mon corps sous le sien sans mouvement, sans désir, sans plaisir ni douleur, ni rien ! Un corps inerte, sans rien de vivant.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.71) Consciente de son incapacité à exprimer ouvertement ses ressentis, Ferdaous se réfugie dans l'inertie et l'apathie d'un corps en souffrance. Aussi, n'arrivant pas se départir de son impassibilité, elle choisit d'inhumer inconsciemment, des fois même consciemment, ses envies de femme condamnée à l'abstinence.

Le parcours de vie de Ferdaous de l'excision à la prostitution « *libre et indépendante* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.111) au dire de l'auteure, révèle les traits d'un personnage qui découvre sa féminité et sa sexualité par le hasard des choses. En partant du harcèlement sexuel qu'elle avait subi de la part de son oncle jusqu'à l'exercice d'un métier⁴ assumé et choisi par moments, en passant par cette révélation à soi vécue dans la désillusion, Ferdaous n'ose plus s'assumer en tant que femme, encore moins en tant qu'être humain disposant de lui-même et de son corps. Voici ce qu'elle éprouve en se regardant dans la glace « *J'ai haï le miroir. Je ne le regardais plus. Je ne me mettais plus devant pour m'observer.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.37). L'image que le miroir lui renvoie n'est plus celle qu'elle aurait souhaité voir : des traits de visage altérés par sa souffrance interne et par les maux que lui causent les autres, un corps affaibli par les attouchements des uns et des autres et puis, une âme déçue de vivre. Portant en elle toutes les blessures des prostituées, des femmes maltraitées par leurs maris, des jeunes filles excisées, des condamnées à vivre ou condamnées à mort, le personnage de Ferdaous devient une image en miniature de la société et plus particulièrement de toute la condition féminine.

La thématique de l'évasion est de même récurrente dans le roman. L'on a l'impression que Ferdaous fuit un passé qui ne cesse de se répéter. Ses évasions se multiplient, d'abord de la maison de son oncle dont la femme s'en servait sournoisement, de celle de son premier mari qui la maltraitait et abusait d'elle sans pitié, puis de la maison du premier homme censé lui trouver un emploi et enfin, de celle de la prostituée qui l'exploitait. À chaque évasion, la protagoniste procédait religieusement aux mêmes rituels. Ses yeux regardaient tout avec étonnement comme quelqu'un qui « *voit la rue pour la première fois. Comme si un autre monde s'ouvrait devant moi.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.59) Disait-elle. Ferdaous courait et se retournait de peur d'être suivie, elle se recueillait dans l'obscurité de la rue « *La rue est devenue mon refuge. Je m'y suis plongée corps et âme.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.72) Malgré que l'évasion soit un acte très mal vu dans la société égyptienne et arabe en général surtout quand c'est une femme qui ose commettre l'irréparable, Ferdaous au moment où elle s'évade, se détache des normes sociales pour s'emparer librement de son sort et de son corps.

⁴ On fait allusion ici au métier de prostituée que Ferdaous avait choisi délibérément dans un période sa vie.

Lors de sa dernière fugue, la protagoniste prend l'ultime décision, celle de devenir prostituée libre. Suite à deux rencontres complètement différentes mais avec tellement de points communs au final, elle se heurte à un constat amer : l'acte de prostitution est toujours le même qu'il soit accompli dans une luxueuse demeure ou au coin de la rue, il est toujours subi et non choisi. La seule part de liberté que Ferdaous détient est celle de choisir son partenaire, de dire « non » finalement. Ce « non » est donc le mot d'ordre, refuser de se résigner à une réalité contraignante que plusieurs n'ont pas daigné transgresser. Nous donnons à cet égard un exemple où Ferdaous paye cher le prix de sa rébellion. À l'exercice libre de son activité de prostituée, elle se confronte à un proxénète qui s'est assigné lui-même le rôle de la protéger des policiers et des autres proxénètes. Autrement dit, au nom de ce qu'il appelle une "loi" de la profession, le proxénète s'attribue une autorité que la protagoniste a toujours fui. Indignée contre la justice qui la punit et le gracie uniquement parce qu'il est un homme, Ferdaous décide alors de se faire justice en tuant Merzouk pour enfin redevenir souveraine d'elle-même. L'accent revient ici sur la misogynie de la société où la femme est frappée d'une peine pour prostitution et l'homme est acquitté même en étant proxénète « *Je découvris que la justice punit les femmes et ferme les yeux quand il s'agit des hommes.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.117)

Par ailleurs, les rapports entre femmes méritent aussi que nous nous y attardons. Ferdaous établit un échange avec trois figures féminines dans l'histoire : celle de la mère, de la femme de son oncle et d'une prostituée. Le rapport entre toutes ces protagonistes est conflictuel dans la proportion où chacune d'elles a contribué au malheur de Ferdaous et a accéléré sa descente aux enfers. En effet, la mère qui n'a pas de prénom dans le roman, est décrite comme une femme dépourvue de sa volonté, vivant au crochet de son mari et à la merci de ses caprices. En plus de commanditer l'opération d'excision de sa fille, la mère de Ferdaous nourrit le machisme de son mari par sa soumission aveugle et inconditionnelle. La narratrice affirme à ce sujet que « *Quand c'était une fille qui mourait, mon père dînait, ma mère lui lavait les pieds, puis il s'endormait [...] À la mort d'un garçon, il frappait ma mère, puis il se couchait après avoir dîné.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.35) Même la naissance d'une fille pouvait être perçue, aux yeux de la narratrice, comme une malédiction pour la mère. Elle qui vivait déjà une féminité mal assumée, ne faisait que reproduire le même schéma sur sa progéniture au point même de normaliser avec la violence physique et morale qu'elle subissait de la part de son mari. Incapable de témoigner de la tendresse à l'égard de sa fille, la mère dresse déjà les contours d'une féminité vécue dans la frustration et le déni.

Suite à sa deuxième fugue, Ferdaous fait la connaissance de Chérifa, la prostituée de luxe dont la bienveillance apparente la trompe au départ. Lui offrant une vie aisée et plaisante, Chérifa parvient en quelque sorte à réconcilier Ferdaous avec son propre corps. Cette dernière retrouve enfin « *la douce fraîcheur d'un corps d'enfant qui vient de naître,* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.74) et prend conscience des traits de son visage, des formes d'un corps décrit soigneusement sans la honte qui l'accompagnait auparavant « *J'ai su que j'avais deux yeux noirs dont l'éclat attirait les regards ; j'ai su que mon nez n'était ni trop grand ni arrondi, [...] que mon corps était svelte avec des cuisses fortes, capables de serrer fort.* » (Naoual El Saadaoui, 2007, p.76). Cette nouvelle naissance que vit la protagoniste ne durera toutefois qu'un moment car, à cette illusion éphémère, succédera une désillusion brutale. Chérifa ne porte pas que de bonnes intentions envers Ferdaous, elle l'entraînera vers les abîmes de la prostitution et se servira de son corps pour tirer un profit financier. C'est à ce moment-là que la douleur et le plaisir s'entremêlent et se confondent dans l'esprit de Ferdaous et aboutissent en définitive au

même sentiment initial, celui du désenchantement. Pour la narratrice, la gent masculine n'est pas toujours la seule et unique source de mal et de discrimination, la femme est des fois l'ennemie d'elle-même. Elle peut être tellement bornée par les traditions et les coutumes qui ont longtemps forgé son univers qu'elle n'arrive plus à concevoir une autre réalité allant au-delà de ce qui lui est offert.

Dans son ouvrage *Femmes égyptiennes Tradition et modernité*, Naoual El Saadaoui recueille plusieurs témoignages de femmes qui se rendent dans son cabinet de psychiatre. Leurs parcours de vie semés d'épreuves et d'aboutissements sont racontés non seulement afin d'attester d'un état des lieux, bien plus, il est question pour elles, de contribuer activement à la conversion des mentalités. Compte tenu de la structure familiale et sociale qui gère les individus et dicte leur conduite, les femmes qui prennent la parole dans ce livre sont toutes en quête de leur émancipation. Elles cherchent à ce titre une nouvelle voie et de nouveaux schémas sociaux à même de redéfinir la réalité présente. Leur rencontre avec l'auteure était pour plus d'une, une révélation à soi, parfois même une simple et légitime remise en question. C'est en conséquence l'auteure, la psychiatre et la femme qui écoute sans juger, prend la parole avec un certain recul et achemine ces femmes vers leurs propres chemins de délivrance.

Parmi ces témoignages poignants, nous citons celui de Zeïnab, une jeune maman dont l'esprit est taraudé par une seule et unique obsession : étouffer sa fille. Aussi déstabilisant que cela puisse paraître, la maman consciente de la gravité de son entreprise emploie paradoxalement des termes affectueux pour décrire l'acte qu'elle redoute le plus. Elle dit vouloir « *serrer fort sa fille.* » (Naoual El Saadaoui, 1991, p.19) La psychiatre écoute la confession de sa patiente et détecte le profil d'une jeune fille qui a toujours été la protégée de ses parents puis, de son mari. Ne pouvant voler de ses propres ailes, elle craint le même sort pour sa fille et se dit inconsciemment qu'en la tuant, elle lui épargnera la vie effacée qu'elle avait eu. La psychiatre interprète le problème de Zeïnab en décelant chez elle un choc psychique appelé « *absence de motivation à la vie* » (Naoual El Saadaoui, 1991, p.23) Jalouse de son frère qui avait droit à des études poussées vu son sexe mâle, Zeïnab finit par mener une existence sans ambition et sans but précis quand son père la contraint à abandonner ses études sous prétexte qu'elle est une fille et risque un danger. L'auteure, en guise de thérapie lui propose de renouer avec une vieille passion : écrire de la poésie. Cette part créative que Zeïnab avait enfoui en elle, réapparaît désormais pour créer un équilibre dans sa vie.

Nous évoquons également un autre cas situé aux antipodes de celui de Zeïnab. Il s'agit de Suzanne, une fille provenant d'un milieu libéral où la discrimination entre les deux sexes n'existait pas. Ayant fait ses études en Europe, elle prend la décision de retourner en Égypte pour s'y installer définitivement. C'est en trouvant l'amour que son existence bascule puisque son mari souffrait de ce que El Saadaoui appelle « *la double morale des hommes de notre société.* » (Naoual El Saadaoui, 1991, p.55) Suzanne se confronte par conséquent à un mari dont la crainte majeure est le regard des autres. L'homme, ou plus précisément le mâle qu'il est, se trouve contraint de se comporter conformément aux normes et non à ses désirs et à ceux de sa femme. Fidèle à elle-même, elle obtient son divorce et rebrousse chemin vers l'Europe. L'exemple de Suzanne et de son mari reste emblématique dans le sens où l'éducation reste le mot d'ordre dans ce couple et dans bien d'autres. Chacun d'eux s'est forgé un univers de références qu'il considère comme le seul repère valable. Lui qui voulait une femme épanouie, non pour l'accepter telle qu'elle est et vivre avec, mais pour l'arracher à son environnement, lui

imposer sa manière de penser et ses propres valeurs. Elle cherchait plutôt un homme qui oserait braver les interdits et irait au-delà de la conception classique de la virilité.

Conclusion

En faisant partie de cette génération d'écrivaines africaines dont les œuvres gravitent autour de la description d'une condition féminine vacillant entre élan émancipateur et claustration, Fatima Mernissi dénonce une réalité ancrée dans une sphère sociale où la femme a été longtemps recluse dans les harems. Nawal El Saadawi, quant à elle, se bat pour une reconnaissance de la femme en tant qu'être à part entière capable de se prendre en main. La multiplicité des voix féminines présentée dans les écrits des deux auteures rend également compte d'un présent en mouvance, d'une conception différente du féminin qui s'indigne contre toute forme de misogynie sociale. Il n'est plus question d'être le simple témoin d'une condition actuelle, bien plus, l'écriture se meut en un espace de création et d'expression. C'est ce dont témoigne l'auteur Khalid Hadji en sollicitant une dimension inédite dans l'écriture féminine « *Le discours de la femme n'est pas seulement enquête, analyse ou réquisitoire, il est aussi une œuvre de création et de fiction.* » (2020, p.39) Dès lors, l'écriture de Nawal El Saadawi et de Fatima Mernissi emblématise un acte de résistance contre le diktat de l'homme et le corps, une entité qui revendique avant tout, sa liberté de penser.

Le corps féminin, quant à lui, traduit non seulement un désir d'échapper à la tutelle masculine, mais également une aspiration à dessiner les contours d'un univers où l'évasion s'effectue par le biais de l'écriture et du pouvoir de l'imagination. Écrire au féminin est donc synonyme de transgression. Il l'est du moment où cette plume agit comme âme pensante quand elle concourt à l'écriture de l'histoire, relate son expérience intime et assoit un nouveau rapport entre la réalité et le regard insidieux que l'histoire attribue à la gent féminine. De là, le récit de El Saadawi et de Mernissi révèle les parcours exceptionnels de plusieurs figures féminines vivant en retrait. Ces âmes se recueillent dans le retrait et parviennent à s'interroger sur leur essence et à se dévoiler pleinement dans la jubilation de même que dans la douleur. En dépit de la discrimination que plusieurs ont subie, ces femmes ont défié le temps dans le récit des deux auteurs pour dire un corps et une âme en quête de leur émancipation.

L'écriture de Mernissi et El Saadawi a eu le mérite de mettre le doigt sur cette ambivalence du regard posé sur la femme qui est tantôt l'emblème de tout l'honneur collectif, tantôt un être ne reflétant que ses propres choix et échecs. Victime de la société patriarcale, être dépourvu de sa volonté ou source de chaos et de trouble, la femme dans la société maghrébine et africaine en général a longtemps souffert du regard dénigrant qui semble être sous l'emprise des clichés et voue toute son existence à l'enfermement. Le rôle social qu'elle occupe prend le pas sur l'image d'elle-même et sur sa féminité : mère, épouse ou fille sont vraisemblablement les attributs qui légitiment le plus sa présence et conviennent à sa contribution favorable dans la société. De ce poids colossal pesant sur les épaules de la femme, naissent peut-être tous les malheurs de celle-ci.

Au final, nous ne pouvons que mettre en avant la prise de conscience nécessaire du statut de la femme et de ce que l'époque actuelle exige d'elle. Son droit à la prise de parole, à l'émancipation et à l'égalité n'est plus à percevoir comme « *une concession à faire ou d'une tolérance à consentir aux femmes* » (Nouzha Guessous, 2022, p.7) mais comme un acquis incontestable qui les engage « *pour une humanité plus libre et plus juste.* » (N. Guessous, 2022, p.8) En écrivant, les deux auteurs Mernissi et El Sadaoui deviennent libres de penser puisqu'elles se détachent du rôle social qui leur est

communément assigné, un rôle qui a longtemps porté préjudice à la femme et a rythmé son existence par l'exclusion et la passivité. La femme dans l'œuvre des deux écrivaines, n'est plus perçue uniquement comme une victime de l'autorité parentale, du regard d'autrui, des clichés qui la réduisent à l'anonymat, elle s'invente un espace scriptural grâce auquel les limites socialement imposées se redéfinissent et transmutent le corps féminin en un sujet sublimé et libre.

Références bibliographiques :

- BOUHASSOUNE Farida, 2020, *Littérature féminine de langue française Formes et subversions à la mémoire de Fatima Mernissi*, Afrique Orient, Casablanca, 197p.
- DIALMY Abdessamad, 2008, *Le féminisme au Maroc*, Les Editions Toubkal, Collection Connaissance sociale, Casablanca, 290p.
- EL SAADAoui Naoual, 2007, *Ferdaous, une voix en enfer*, des femmes Antoinette Fouque, Paris, 132p.
- EL SAADAoui Naoual, 1991, *Femmes égyptiennes Tradition et Modernité*, des femmes Antoinette Fouque, Paris, 227p.
- GUESSOUS Nouzha, 2022, *Une femme au pays des Fouqaha L'appel du Houdhoud*, Éditions La croisée des chemins, Collection Kayna, 24p.
- HADJI Khalid, 2020, « De la littérarité féminine Regards sur une écriture nouvelle » pp. 36-57 in *Littérature marocaine féminine de langue française*, (Farida Bouhassoune) Afrique Orient, Casablanca 197p.
- MERNISSI Fatima, 2010, *La femme dans l'inconscient musulman*, Espaces libres, Albin Michel, 230p.
- MERNISSI Fatima, 2019, *Rêves de femmes Une enfance au harem*, Livre de Poche, Librairie Générale Française, Paris Cedex, 252p.